

Jésus dans le désert

Marc 1.12-15



Christ dans le désert, Ivan Kramskoi, 1872

Cher amis, chers frères et sœurs en Christ,

Nous avons eu cette semaine une séance avec la COTEC et un frère catholique nous a rappelé que nous sommes entrés dans le temps de « Carême ». C'est vrai que dans notre communauté, nous ne nous focalisons habituellement pas trop sur « Carême ».

Carême c'est en rapport avec le jeûne et lorsque nous parlons de jeûne, beaucoup d'entre nous pensent d'abord à manger moins. Mais le Carême, au sens chrétien du terme, est bien plus qu'une cure d'amaigrissement collective.

C'est ce qui ressort clairement lorsqu'on regarde au nom latin de cette période que précède Pâques. Le latin parle de « Quadragesima », ce qui veut dire « le temps de quarante jours ».

Certaines langues, comme le corse, on a conservé cette racine latine qui fait référence au chiffre 40 pour désigner le temps de Carême.

Alors pourquoi quarante ? Le chiffre 40 apparaît très fréquemment dans la Bible :

- Le déluge, par exemple, dure quarante jours (Gn 7.17).
- Moïse a passé quarante jours et quarante nuits à jeûner avec Dieu sur le mont Sinaï (Ex 24.18 ; 34.28).
- Le peuple d'Israël a erré dans le désert pendant 40 ans avant d'entrer en Terre promise (Deut. 8.2).
- Le prophète Élie erre quarante jours et quarante nuits sur le mont Horeb, la montagne de Dieu, où il a une rencontre particulière avec Dieu (1 Rois 19.1-8).
- Jonas annonce aux Ninivites la destruction de leur ville dans 40 jours. (Jonas 3.4)

On retrouve le chiffre 40 dans la Bible en principe quand il s'agit d'échéances déterminantes, des échéances qui bouleversent le cours des événements, où il importe de se repentir, de se préparer à un événement particulier, une mission ou de se libérer d'une culpabilité ou d'un asservissement.

Ce n'est donc probablement pas une coïncidence si Jésus passe lui aussi 40 jours dans le désert avant d'entrer publiquement dans son ministère et de proclamer son Évangile du Royaume de Dieu qui approche.

Mais dans notre texte de ce matin, il semble que Jésus ne soit pas vraiment allé dans le désert de son plein gré. La traduction de la TOB dit qu'il a été « poussé » dans le désert par l'Esprit.

C'est plutôt gentil comme traduction, car le grec est beaucoup plus direct : ici, Jésus est « jeté dehors » dans le désert par l'Esprit (ἐκβάλλω ; littéralement, « expulsé, jeté dehors »). Il est donc contraint d'aller dans le désert et de s'y exposer.

Je ne sais pas combien d'entre vous ont déjà été dans un désert, mais en soi, le désert c'est en principe un endroit qu'on évite en raison de ses conditions environnementales inhospitalières.

Mais c'est aussi à la fois un milieu fascinant, parce qu'avec le silence, l'absence total de distraction, de compagnie et de ressources, on prend de plus en plus conscience de soi-même, de ses limites.

Je peux donc imaginer que passer quarante jours seul dans le désert peut mettre en mouvement beaucoup de choses dans sa propre vie. Apprendre à se supporter peut être très difficile dans certaines circonstances.

Jésus a probablement aussi fait cette expérience dans le désert. Le texte nous dit qu'il « était avec les bêtes sauvages ». Sans aucun doute, cela pouvait-il se référer à des animaux qui ont leur habitat dans le désert, des panthères, des serpents.

Mais, voir les choses de cette manière donnerait au temps que Jésus passe dans le désert une touche un peu trop romantique, et à mon avis, cela ne rend tout simplement pas justice à la réalité du désert.

Je me suis donc demandé si ces « bêtes sauvages » ne pouvaient être comprises autrement. À savoir que les « bêtes sauvages » pourraient aussi signifier des impulsions et des comportements typiques que nous portons tous en nous et que nous connaissons tous : Je veux dire le sauvage, le destructeur, l'agressif, qui fait aussi partie de notre humanité et qui se déchaîne sans cesse sous les formes les plus diverses.

Pour moi, Jésus a vécu avec ces « bêtes sauvages » dans le désert, ou plus précisément, il a appris à vivre avec elles. Il n'a pas supprimé ses émotions humaines, mais il les a affrontées et les a gérées.

Et je ne sais pas si vous avez remarqué, mais dans le texte de ce matin, Marc ne détaille pas les tentations de Jésus ; il dit juste : « il fut tenté par satan ».

Mais au travers des autres Évangiles, nous les connaissons ces tentations :

- 1) tentation de se suffire à soi-même en transformant des pierres en pain, sans l'aide de Dieu
- 2) tentation du pouvoir, politique, sur les nations de la terre,
- 3) tentation encore de séparer une phrase de la Parole de Dieu de l'ensemble de la révélation de Dieu. Autrement dit, la transformation d'une foi vivante et d'une révélation d'amour en une religion.

Voilà les bêtes sauvages que Jésus a côtoyées dans le désert, des bêtes ou des tentations que nous avons nous aussi à gérer dans nos vies.

Pour moi, c'est aussi une indication claire que Jésus était vraiment pleinement humain, qu'il était comme nous. Il a dû apprendre à se supporter, avec tout ce qui appartient à l'humanité, et il a dû affronter ces forces destructrices au fond de lui ; comme pour nous, ces forces qui tour à tour nous séduisent et nous répugnent, parce qu'elles ne correspondent pas à l'image que nous aimons avoir de nous-mêmes.

Jésus affronte ces différentes dimensions de l'être humain dans ce temps de désert et il apprend à les gérer de telle sorte qu'il devient lui-même une personnalité intégrée. Il se réconcilie avec lui-même, trouve la paix intérieure et clarifie sa mission et sa vocation.

Mais comment Jésus fait-il pour gérer ce qui est souvent si difficile pour nous ? Comment peut-il supporter de se voir et de s'accepter tel qu'il est vraiment ? Comment réussit-il à dompter ses bêtes sauvages ? Comment fait-il pour traverser ce désert et en ressortir grandi ?

Pour trouver une réponse à cette question, pas besoin de chercher bien loin : dans les versets qui précèdent notre passage, Marc nous parle du baptême de Jésus :

9 [...] Jésus [...] se fit baptiser par Jean dans le Jourdain.

10 A l'instant où il remontait de l'eau, il vit les cieux se déchirer et l'Esprit, comme une colombe, descendre sur lui.

11 Et des cieux vint une voix : « Tu es mon Fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir. »

« Tu es mon fils bien-aimé » voilà une affirmation qui n'est pas évidente à entendre pour toutes les oreilles. Cela arrive tout le temps, dans les familles ; beaucoup d'enfants grandissent sans jamais avoir eu un père qui leur dise – soit par des mots, soit par des regards, soit par des câlins – : « Tu es mon cher enfant », et encore moins : « Je suis fier de toi ».

Dans notre monde occidental, même les pères qui pensent cela dans leur cœur sont souvent trop gênés pour dire à leurs enfants à quel point ils sont fiers d'eux, et j'en fais certainement aussi partie.

Beaucoup de pères, malheureusement, transmettent des signaux opposés à leurs enfants : des engueulades, du rejet, des claquements de porte, des comportements abusifs et manipulateurs.

J'entendais encore la semaine dernière chez des amis, le témoignage d'une jeune fille qui doit se résoudre à quitter le domicile familial à cause d'un père narcissique et manipulateur.

Je fais cette parenthèse pour dire qu'il peut être difficile de bien saisir l'image d'un père aimant transmis par l'Évangile, quand on n'a eu un père aimant dans sa famille.

Mais l'Évangile pourrait se résumer à ceci : que lorsque le Dieu vivant nous regarde, chaque chrétien baptisé et croyant, il nous dit ce qu'il a dit à Jésus ce jour-là. Il nous voit, non pas comme nous sommes en nous-mêmes (avec tout ce qui est si imparfait), mais il nous voit comme nous sommes en Jésus-Christ.

Cela semble parfois impossible, surtout pour les personnes qui n'ont jamais eu ce genre de soutien de la part de leurs parents biologiques, mais c'est vrai : Dieu nous regarde et nous dit : « Tu es ma fille bien-aimée, tu es mon fils-aimé ; tu me ravis »

Essayez de lire cette phrase lentement, avec votre propre nom au début, et réfléchissez tranquillement à ce que Dieu vous a dit, tant au moment de votre baptême que chaque jour depuis.

Comment cela se fait-il ? Il faudrait pour cela expliquer toute l'histoire, en particulier la mort et la résurrection de Jésus. Mais c'est de cela qu'il s'agit dans l'Évangile. C'est vrai pour une raison simple mais très profonde : Jésus est le Messie, et le Messie représente son peuple.

Ce qui est vrai pour lui est vrai pour son peuple. Le mot « Messie » signifie « l'oint » ; et cette histoire raconte comment Jésus a été oint du Saint-Esprit, désigné comme le fils de Dieu. Le Messie est appelé « fils de Dieu » dans plusieurs passages bibliques, y compris celui dont la voix céleste semble faire écho ici (Ps 2.7).

C'est parce que Jésus était et est le Messie que Dieu vous dit aujourd'hui, ce qu'il a dit à Jésus lors de son baptême. Et sans cette parole de Dieu, tout ce que nous entendons souvent, à l'oreille de notre esprit, ce sont des portes qui se claquent.

Marc raconte l'histoire dans un langage solennel, qui fait écho à l'Ancien Testament : « Voici comment cela s'est passé » ; « il vit les cieux s'ouvrir ».

Tom Wright explique que si nous retournons aux racines bibliques, nous nous rendrons compte de ce que signifie « voir les cieux ouverts ».

Cela ne signifie pas que Jésus a vu une petite porte entrouverte à des kilomètres dans le ciel. Dans la Bible, le mot « ciel » signifie souvent la dimension de Dieu derrière la réalité ordinaire.

C'est plutôt comme si un rideau invisible, juste devant nous, était soudainement tiré vers de côté, de sorte qu'au lieu des arbres, des fleurs et des bâtiments, ou dans le cas de Jésus, du fleuve, du désert de sable et de la foule, nous nous trouvons en présence d'une réalité tout à fait différente.

Une bonne partie de la foi chrétienne consiste à apprendre à vivre avec cette réalité différente, même si nous ne pouvons pas la voir. Parfois, dans les moments décisifs de notre foi, des moments de miracle aussi, le rideau se retire et nous voyons, ou entendons, ce qui se passe réellement ; mais la plupart du temps, nous marchons par la foi, et non par la vue.

Une des choses que Marc nous dit, dans la façon dont il a écrit son évangile, c'est que lorsque nous regardons toute la vie de Jésus, c'est ainsi que nous devons la comprendre. Regardez cette histoire, dit-il, regardez cette vie, et apprenez à voir et à entendre en elle la vision céleste, la voix céleste. Apprenez à entendre ces mots qui s'adressent à vous. Laissez-les vous changer, vous modeler, faire de vous quelqu'un de nouveau, la personne que Dieu veut que vous soyez.

Découvrez dans cette histoire la dimension céleste normalement cachée du monde de Dieu.

Les premiers chrétiens qui lisaient ce passage croyaient aussi que leur propre baptême en Jésus a été le moment où, pour eux, le rideau a été tiré et où ces paroles leur ont été dites.

Si nous arrivons à faire ou à croire cela aussi encore aujourd'hui, eh bien, je crois que nous serons équipés, comme Jésus l'a été, pour être envoyés dans le désert.

La route que Jésus doit parcourir, précisément parce qu'il est le fils chéri de Dieu, est la route qui mène à travers les chemins secs et poussiéreux, à travers la tentation et l'échec apparent. Il en sera de même pour nous.

Si nous commençons le voyage de la foi en imaginant que notre Dieu est un tyran, un parent menaçant et en colère, prêt à nous crier dessus, à nous claquer la porte au nez ou à nous ficher à la rue parce que nous n'avons pas tout à fait réussi, nous échouerons au premier murmure de la tentation.

Mais si nous nous souvenons de la voix qui a prononcé ces mots d'amour, des mots puissants, nous trouverons notre chemin à travers nos déserts.

Marc nous dit que Jésus était « avec les bêtes sauvages ». Mais les anges étaient là, eux aussi. Ils ne devaient pas empêcher Jésus d'être mis à l'épreuve par satan, tout comme finalement ils ne l'empêcheraient pas d'aller à la Croix lui-même ; mais ils devaient l'assurer que son Père bien-aimé veillait sur lui, était là avec lui, l'aimait, agissait à travers lui, répandant son Esprit tout le temps en lui et à travers lui.

Jésus a suivi le chemin que tous les siens doivent suivre ; et il a pu le faire parce qu'il avait entendu les paroles de l'amour, les paroles de la vie.

Actuellement, on peut dire sans hésitation que la pandémie est notre traversée de désert. Selon une étude de l'université de Bâle, la proportion de personnes présentant des symptômes dépressifs graves, qui était d'environ 9% pendant le confinement en avril, est passée à 18% en novembre.

En tant que chrétiens, nous sommes affectés tout autant que nos voisins par ce phénomène. Le confinement nous pèse tout autant. Nous devons aussi affronter la déprime, la tentation de la critique, du dénigrement des autorités et tentation du négativisme et c'est justement là qu'il importe de se souvenir de cette parole que Dieu le père adresse à chacune et chacun de vous : « Tu es mon enfant bien-aimé ».

Cette simple parole, je le crois, est susceptible de bouleverser notre perspective au cœur de l'épreuve.

Pour nous chrétiens, le sentiment de désert, nous l'éprouvons aussi dans notre vie et nos pratiques communautaires où nous pourrions aussi facilement céder au découragement.

Dans le dernier numéro du journal *Vivre*, Claude-Alain Baehler, dans son édito, parlait de manière un peu provocante d'un jeûne de louange :

Finis les cultes durant lesquels les musiciens déchaînent les émotions des participants !
Finis les concerts de louange durant lesquels les participants peinent à chanter de la musique trop compliquée ! Désormais les chrétiens marmonnent, chacun chez soi, derrière un écran... en espérant parfois que les voisins ne les entendent pas.

[...]

Comme nous croyons que rien n'échappe à la volonté de Dieu, nous ne pouvons que constater : ce jeûne de louange musicale nous est imposé par Dieu lui-même.

[...]

Jusqu'à quand serons-nous obligés de consommer de la louange en boîte ? Nul ne le sait ! Mais en nous clouant le bec, Dieu nous oblige à ouvrir nos oreilles à sa voix et il nous ouvre peut-être de nouvelles voies.

Effectivement, je ne serais pas surpris, si le Seigneur, au travers de cette épreuve ouvrait de nouvelles voies pour son Église. Si on y regarde bien, les 40 jours que Jésus a passé dans le désert étaient l'étape clé qui le préparait pour son ministère.

Peut-être que le temps de Carême, ces 40 jours qui précèdent la célébration de Pâques, temps durant lequel, historiquement, les chrétiens modèrent leur consommation, de nourriture ou d'autre chose, pourrait devenir pour nous une occasion pour la prière et la réflexion de ce que toutes ces autres privations qui nous sont imposées, pourraient signifier pour nous ou pour notre communauté : les restaurants, les magasins fermés, les contacts sociaux limités, les sorties, les voyages limités.

Ne serait-ce pas l'occasion, avant que tout ne redémarre, d'ouvrir nos oreilles pour entendre ou ré-entendre la voix du Seigneur ? Je ne serais pas surpris que la première chose que nous entendrions alors, c'est ceci : « Tu es mon enfant bien-aimé ; il m'a plu de te choisir ».

Et ce choix de Dieu, c'est quoi ? Eh bien c'est l'allusion à notre vocation. Dieu aurait très bien pu se passer de nous pour accomplir son œuvre de salut pour le monde, mais il a préféré y associer ses enfants, son peuple.

Et je crois que le jour où tu entendras cette parole de la part du Seigneur dans ton cœur « il m'a plu de te choisir », tu sauras aussi à quoi le Seigneur t'a appelé.

Après le désert, après l'arrestation de Jean, Jésus retourne en Galilée pour proclamer l'Évangile et annoncer que le Règne de Dieu s'est approché ».

Pour lui sa vocation était claire.

C'est mon souhait qu'au terme de ce temps particulier de dérélition, de privation qui est le nôtre, nous puissions en ressortir non pas déprimés, mais affermi, avec une vision et une compréhension plus claire de notre vocation, tant sur le plan individuel que communautaire.

Amen.